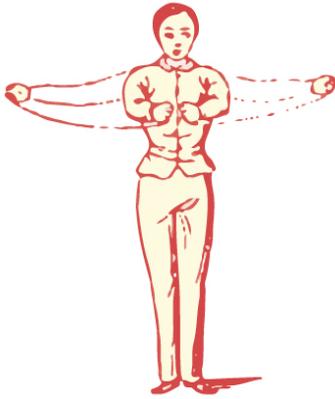


## Image et sacrifice

Philippe de Georges



« La sublimation n'exclut pas la vérité de jouissance »  
Jacques Lacan, « L'acte psychanalytique »

Lacan soutient que le tableau a une fonction apaisante : il permet au spectateur de déposer son regard. Le peintre, dit-il « invite celui auquel le tableau est présenté à déposer là son regard [...] c'est là l'effet pacifiant, apollinien, de la peinture <sup>1</sup> ». Apollinien est ici une référence à Nietzsche qui définissait cette dimension sociale de l'art. Disons que le beau

limite et cadre le rapport au réel. Le sublime satisfait la pulsion, dans ce cas la pulsion scopique, dans les bornes du principe de plaisir. La jouissance est ainsi tempérée ; l'excès, l'en-trop et le débordement, qui sont les caractères de la jouissance en elle-même et qui suscitent l'angoisse, la division et l'effroi, sont repoussés hors-champ.

Mais l'art a toujours su aussi représenter l'horreur : scènes de violence, de viol, de décapitation, massacre des innocents, démembrements, mutilations des corps, déchaînement de la haine, de la violence dérégulée et aveugle ont toujours été les thèmes de la tragédie qui les met en scène et des arts plastiques qui les donnent à voir. L'image peut ainsi donner un accès à la jouissance dans sa profusion et sa puissance ravageante. L'œuvre qui s'en fait le support permet que la pulsion voyeuriste et le sadisme se satisfassent alors, par procuration et *in effigie*. Nietzsche appelait cela la fonction dionysiaque de l'art, soit le fait de susciter la démesure, l'*Ubris* et l'ivresse, et ce jamais sans dégât. Freud va explicitement dans le même sens : devant les représentations de l'enfer et des supplices que les démons infligent aux damnés dans les fresques d'Orvieto et sur la façade de son église, il met le doigt sur ce qui motive notre intérêt de spectateur : notre propre sadisme.

Quelques images de sacrifice vont me servir à soutenir la question de ce qui est en jeu dans la représentation de la mise à mort d'une victime et à interroger leur fonction.

### L'attentat-suicide

Le phénomène le plus important dans le spectacle offert par l'irruption de Daesh dans l'époque est, selon moi, l'attentat-suicide. Nous pourrions revenir sur ce qui caractérise cet acte, au joint de la psychopathologie individuelle et du politique, à savoir l'impossibilité de séparer le meurtre et le suicide individuel, la mort donnée à autrui et à soi. Pour l'heure, je prends cet acte sous l'angle de sa fonction politique et sociale.

Certains s'étonnent de cette violence extrême qui pourrait passer comme purement insensée et démente, ou « barbare » comme on le répète, voire aveugle et gratuite, sans s'interroger sur ce qu'elle représente sur le plan culturel : dans un monde qui se laïcise et dont on pouvait croire qu'il accomplissait le déclin définitif du fait religieux et de la transcendance, ces gestes signent manifestement le retour du religieux dans son essence première. C'est en ce sens que Lacan pouvait dire, du retour de Dieu, qu'il « ne présage rien de meilleur qu'un retour de son passé funeste <sup>2</sup> » : ce n'est pas le message d'amour qui revient, ni Dieu que le Coran dit

<sup>1</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1973, p. 93.

<sup>2</sup> Lacan J., « Télévision » (1973), *Autres écrits*, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2001, p. 534.

« miséricordieux ». Car ce qui est au principe (c'est-à-dire à l'origine et au fondement) de toute religion, c'est le sacrifice.

Les trois religions monothéistes dérivent de la même source biblique et font une place décisive à celui-ci. C'est l'histoire d'Abel et Caïn, où l'on voit l'humanité divisée entre deux frères dont la passion est la mort de l'autre, autour de la question de savoir quel est le sacrifice qui plairait à Dieu. C'est aussi et surtout le sacrifice d'Abraham mettant en scène le meurtre du fils (Isaac ou Ismaël) par le père et *in fine* la substitution du premier par un animal rituel. Ailleurs, c'est Iphigénie, Œdipe exposé, Baal triomphant... Le meurtre est fondateur de la Cité dans toutes les mythologies qui nous sont accessibles. Et toute religion commence par la mise à mort au profit de quelque dieu obscur.

Comment donc mieux signifier le retour du religieux qu'en réactualisant son origine dans le sacrifice ? Il n'y a pas de témoignage plus puissant de la grandeur de Dieu que de retremper ce pacte dans le sang.

## Sacrifice 2.0

Ce retour d'un phénomène social qu'on voulait croire disparu au profit d'autres modes de régulation de la violence collective et du goût humain pour le meurtre se double d'un autre phénomène étonnant : il s'inscrit sur le fond d'une religion pour laquelle l'interdit de la représentation est essentiel. Or, les attentats-suicides comme les exécutions par décapitation sont l'objet d'une formidable mise en scène médiatique. L'acte en soi est aussitôt doublé de sa monstration forcée (« Tu es obligé de voir »), d'un indéniable souci du spectaculaire et d'une diffusion des images produites par le biais d'internet et des réseaux sociaux, avec une remarquable maîtrise des outils les plus modernes de diffusion.

Il y a le crime et il y a son image. Il s'agit de mettre sur la scène où elle ne devrait pas exister (ce qui est la définition étymologique de l'obscénité) l'imgo du corps morcelé et démembré. Ce n'est pas l'eucharistie, répétant l'absorption du corps et du sang du Christ. Ce n'est pas la circoncision dans sa forme d'amputation limitée, rituelle et symbolique. C'est le corps explosé et mis en pièces.

## Qu'est-ce qui fait retour ?

Parmi les sources auxquelles nous pouvons nous référer, la principale que je retiens aujourd'hui est le livre de Marcel Mauss récemment réédité, *Essai sur la nature et la fonction du sacrifice*<sup>3</sup>. Le maître de Marcel Mauss, Émile Durkheim qui était aussi son beau-père et qui est le fondateur de la sociologie française, insistait sur le fait que la forme originaire du sacrifice était le sacrifice humain. C'est bien de cela qu'il s'agit.

Les deux pratiques terroristes de Daesh que j'ai mises en série, attentat-suicide et décapitations, sont bien évidemment différentes et méritent d'être étudiées séparément. Les décapitations correspondent mieux a priori aux rites paradigmatiques de sacrifice. Les acteurs y sont quatre, comme Mauss le soutient dans sa description de ce qu'il qualifie de *type idéal* et qui définit l'*unité générique* de toutes les variantes existantes : il y a le dieu, auquel le rite s'adresse et dont il s'agit de proclamer et vénérer le nom et à qui l'offrande est offerte. Il y a la victime, qui dans ce cas n'est pas un substitut, mais est un homme parmi les autres. Il y a le sacrificateur qui dans son geste est marqué « d'un sceau divin ». Et il y a enfin le sacrificant, que Mauss considère comme le sujet de l'opération. Le sacrificant, c'est aussi bien l'individu ou la communauté qui « subit » ou « recueille » les effets et les bénéfices éventuels de l'acte.

---

<sup>3</sup> Cf. Marcel M., Hubert H., *Essai sur la nature et la fonction du sacrifice*, Paris, PUF, coll. Quadrige, 2016.

Car bien évidemment le rite a une nécessité et son effet premier est que ceux qui en sont témoins, qu'ils y prennent part ou y assistent, sont changés par celui-ci. Quant aux effets, il y en a un qui justifie et légitime le rite : celui-ci refonde et renouvelle la collectivité. N'oublions pas qu'il s'agit, dans les décapitations actuelles, de marquer la renaissance du Califat, aboli en 1918. Pour Marx, la violence est l'accoucheuse de l'histoire. Les attentats de Daesh ont ainsi une valeur performative : ce sont des actes de refondation politique.

### **Le motif du crime**

L'attentat-suicide diffère de ce schéma par quelques caractéristiques évidentes. L'une, qui est de taille, est le caractère à la fois massif et aveugle de la mise à mort. Il n'y a pas une victime sanctifiée, mais une foule anonyme visée comme telle. L'autre est le fait que le sacrificateur est lui aussi sa propre victime. C'est ce fait qui conduit à s'interroger sur les motivations individuelles de l'acte. Se tuer en tuant d'autres, c'est abolir la différence entre violence exercée sur soi et sur autrui. Il n'y a pas de différence, au moment de l'accomplissement de l'attentat, entre sacrificateur et victime, entre soi et autrui. La vérité de ce phénomène nous évoque irrésistiblement ce que Lacan a déduit de la clinique du crime paranoïaque qu'il appelle, à propos d'Aimée, paranoïa d'autopunition<sup>4</sup>. Le fou se frappe à travers sa victime. C'est l'*Héautontimorouménos*<sup>5</sup>, qui est à la fois le couteau et la plaie. Les antécédents historiques sont multiples, depuis l'antiquité et dans de multiples cultures. La pratique des anarchistes du XIX<sup>e</sup> siècle a réactualisé plusieurs fois ce geste et la pièce de Camus, *Les Justes*, montre l'indifférence de l'assassin à sa propre mort. Le fait de compter pour peu le prix de sa propre vie est la chose la mieux partagée, depuis que les guerres existent. C'est le réquisit minimum de tout héroïsme, même si l'aspect de la bombe humaine en est la forme limite, comme les kamikazes japonais et les hommes-torpilles mussoliniens en ont donné l'exemple.

Les inventeurs de la terreur comme mode de gouvernement, et en particulier Saint-Just et Robespierre, pouvaient dire avec superbe et exaltation, au moment même où ils faisaient exécuter leurs compagnons et leurs proches, le mépris qu'ils avaient pour la poussière dont ils étaient faits. Tous les discours qui magnifient la mort – « Vive la mort ! » crient-ils, rendent indistincts le sujet qui tue et son objet.

Une variante ethnologique, qui a intéressé Stefan Zweig, puis Georges Bataille et Lacan, est le phénomène amok<sup>6</sup> en Malaisie : il s'agit de personnes prises soudain de folie meurtrière et qui se ruent dans la rue pour massacrer aveuglément tout passant qu'elles rencontrent. Et ce jusqu'à ce qu'un passant les tue eux-mêmes. Pour Bataille, cette forme *socialisée* de la folie est une manifestation de la volonté pure de détruire. On peut soutenir, sur la base de certaines informations que nous avons sur certains assassins actuels dont sans doute celui du 14 juillet dernier à Nice, qu'ils correspondent à une forme d'amok destinée à devenir une variété du passage à l'acte psychotique. Mais sur le fond de ce que nous croyons savoir des auteurs de ces attentats, discours qui frappe par sa pauvreté, son indigence et son caractère stéréotypé, on peut soutenir que la logique sacrificielle est à l'œuvre comme dans les décapitations.

### **Au nom de dieu le miséricordieux**

Une communauté humaine peut-elle fonctionner sans dieu ? La cité peut-elle se fonder autrement qu'en mettant en son centre ou au-dessus d'elle un être suprême qui soit la source

---

<sup>4</sup> Cf. Lacan J., *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, (1931), Paris, Seuil, 1975.

<sup>5</sup> Cf. Baudelaire C., *Les fleurs du mal*.

<sup>6</sup> Cf. Zweig S., *Amok*, Paris, Stock, 2002.

unique de la Loi ? Beaucoup d'hommes de par le monde sont convaincus qu'il y a ici une impossibilité, et les philosophes des Lumières eux-mêmes étaient déistes. Daesh entend en faire la démonstration. Les sociétés où toute forme de sacrifice est abolie (ou en tout cas réduite aux pratiques privées des croyants dans leurs temples) sont régies par le seul principe du profane. Ce que veut démontrer le sacrifice, c'est que le sacré est inéliminable. Qu'il y a quelque chose au-delà du monde visible et que la victime est l'instrument par lequel le sacré entre dans le monde profane. Cette affirmation va de pair avec la dénonciation de notre monde abject et vain, Babylone moderne vautrée dans le stupre, la fornication et le règne du mercantile. Cela sonne à nos oreilles, nous qui savons « l'égarement de notre jouissance » et le fait qu'« il n'y a que l'Autre, [l'Autre absolu, l'Autre radical], qui la situe, [cette jouissance]<sup>7</sup> ».

Le suicide comme l'héroïsme témoignent de ce que pour certains, quelque chose compte plus que la vie humaine. Le sacrifice veut démontrer qu'au-dessus des hommes, il y a une puissance souveraine qui est source de toute vie et de toute législation et devant laquelle l'existence individuelle est de peu de prix. Voilà ce qui fait que rien ne nous heurte plus que le sacrifice, dans notre monde qui nie l'hétéronomie et affirme depuis Kant que la dignité de l'homme est dans son autonomie.

## **Expiation**

Les attentats-suicides sont à comparer à une forme particulière de sacrifices que les sociologues nomment expiatoires. Le sacrificeur-victime expie sa faute, qui est d'avoir oublié Dieu, de s'être vautré dans la jouissance de la société de consommation et de permissivité. En un instant, il se punit et obtient son rachat sublime, puisqu'il rejoint dans l'au-delà le Dieu avec qui l'alliance est renouvelée.

Cet acte a donc ainsi deux faces (ou, pour le dire autrement, est au croisement de deux logiques) : du côté de l'acteur, il renoue les liens rompus et assure son salut auprès du Dieu-Un. Ce versant n'est pas purement individuel, car par son geste l'acteur se relie à la communauté qu'il fait exister et à laquelle il donne consistance. Mais l'acte a un autre versant, qui est proprement guerrier, car il s'agit d'un moment de la guerre sainte et qu'il est nécessaire de toucher l'ennemi. Peu importe qui est touché, car Dieu reconnaîtra les siens ! Au-delà des morts concrets, en chair et en os, sont visés les impies, les incroyants, les infidèles, qui sont frappés en cela qu'ils peuvent s'identifier aux victimes et se sentent menacés. C'est là où agit le ressort politique de ce qu'on appelle depuis Robespierre la Terreur : il s'agit de susciter l'effroi de l'autre, qui rend impuissant et annihile.

C'est là que l'image trouve sa fonction et prend son relief : la mise en scène, la production du spectacle et sa diffusion sont les moyens de l'impact de masse de la terreur moderne.

## **Le sacrifice et l'Islam**

Dans l'Islam, la question du sacrifice est un objet de débat. Certains insistent en effet sur le fait que le Coran rompt avec les pratiques sacrificielles des arabes préislamiques (verset 37, sourate 22). D'autres évoquent le sacrifice fait à La Mecque et celui, annuel et à valeur expiatoire, du mouton. L'Islam rompt aussi avec les pratiques hébraïques, malgré leur proximité d'origine et la référence commune à la Bible. Mais on doit cependant rappeler la valeur fondatrice pour les disciples de Mahomet du sacrifice d'Abraham, repris de la Torah.

---

<sup>7</sup> Cf. Lacan J., « Télévision », *op. cit.*, p. 534.

De même que le sacrifice annuel du mouton pour l'Aïd, l'abattage rituel hallal des viandes de consommation est source de tension dans l'Europe moderne, entre religions, surtout dans les aires de culture protestante qui poussent à l'abandon des rituels « barbares », y compris la circoncision. Les principales pratiques sacrificielles en Islam sont :

- Celui qui suit la naissance d'un enfant (sept jours après celle-ci) : « la vie de la victime rachète celle de l'enfant », dit-on. Il y a donc substitution et rachat, une vie contre une autre. Toute vie nouvelle est en effet précaire et menacée. Le sacrifice d'un animal est le prix payé pour protéger cette vie-là.
- Le principal sacrifice est celui qui est lié au pèlerinage de La Mecque et qui est directement lié au sacrifice d'Abraham qu'il commémore. Rappelons que la version musulmane concerne Ismaël et non Isaac. Les commentaires théologiques mettent l'accent sur le fait que le sacrifice que fait un fidèle porte sur sa propre personne. Ainsi, le fils victime substitue le père sacrifiant. En effet, Dieu donnant la vie à chaque homme, chaque homme doit à Dieu son propre sacrifice. Mais si chacun se sacrifiait lui-même à Dieu, l'humanité disparaîtrait.

L'attachement des musulmans, où qu'ils soient, à ce rite, a pour fonction de perpétuer l'unité de la communauté (l'*Oumma*). Il faut se souvenir en effet que l'Islam n'est pas seulement une religion au sens de croyance. C'est aussi, depuis le séjour du Prophète à Médine, une communauté temporelle. Le lien à Abraham et à son sacrifice est donc essentiel. En effet, le Coran se réfère très fréquemment à lui et le considère comme le vrai fondateur de l'Islam. Mahomet dit ne pas être fondateur de religion, mais lutter contre le polythéisme païen et appeler à la foi d'Abraham.

Les multiples formes et occasions de sacrifices populaires chez les musulmans du Maghreb comme du Machrek ne sont pas officielles et sont parfois combattues par les autorités religieuses. Leur origine préislamique ne fait en effet pas de doute et leur caractère magico-religieux est peu prisé par les tenants de la foi. Il existe même une tradition qui rejette tout sacrifice. Selon celle-ci, « la seule offrande véritable est celle de soi-même à Dieu ». Ainsi le mystique Al-Hallâj dit-il : « Ils apportent des agneaux à sacrifier, moi j'apporte mes veines et mon sang <sup>8</sup> ».

On reconnaît à l'occasion que Mahomet lui-même a essayé de supprimer tout sacrifice, ou de le limiter à une forme spiritualisée, mais que le peuple lui a toujours montré son attachement <sup>9</sup>. Cette volonté d'éradiquer les pratiques sacrificielles se trouve aussi dans la Bible elle-même, où le Roi David dit, dans son Psaume 40 à la gloire de Dieu : « Tu ne désires ni sacrifice ni oblation, tu m'as ouvert les oreilles ; tu ne demandes ni holocauste ni victime expiatoire ».

### **Fonction sociale du sacrifice**

Dans un sacrifice, en règle générale, seule la victime est détruite : elle est à l'interface entre le monde sacré et le monde profane. Rappeler le sacré dans le monde des vivants est toujours dangereux : on déchaîne en le faisant des puissances occultes qui ne sont pas facilement maîtrisables. Il y a de toute façon un risque de destruction. C'est celui que la victime est en principe seule à supporter, en étant à l'intersection des deux mondes. C'est pourquoi elle doit être totalement détruite.

---

<sup>8</sup> Massignon L., « Al-Hallâj, martyr mystique de l'Islam », *Bulletin des études arabes*, n°43, 1949.

<sup>9</sup> Cf. Rodinson M., sur « Le sacrifice chez les Arabes, recherches sur l'évolution, la nature et la fonction des rites sacrificiels en Arabie occidentale. », *Association de la Revue de l'histoire des religions*, 1956 & Grandin N., « Notes sur le sacrifice chez les arabes musulmans », *Système de pensée en Afrique noire*, 3, 1978, p. 87-114, disponible en ligne, <https://span.revues.org/371>.

Tout sacrifice est un don. Il suppose l'abnégation du sacrifiant, qui doit consentir à une perte réelle, celle d'un objet auquel il tient, pour obtenir ce qu'il attend en retour. Ce qui est à perdre est tellement un peu de soi, que ce peut être son enfant, ou l'animal qui est le plus proche de soi. Le substitut doit être vraiment un prolongement, une part de soi, voire son double.

Quand il y a suicide dans le sacrifice, c'est sa propre personne que le sacrifiant offre alors. Que le suicide soit la forme ultime et finalement la plus pure du sacrifice est tellement vrai et courant, qu'il y a dans la plupart des religions, dans l'hindouisme, dans le judaïsme, en Grèce comme dans le christianisme, des sacrifices où c'est le dieu lui-même qui est tué – voire où c'est le dieu qui se suicide.

### **Logique du détachement**

C'est *la livre de chair* qu'évoque Lacan<sup>10</sup> à propos du marchand de Venise qui nous met sur la voie de ce que représente la victime, ou plutôt de ce qu'elle constitue : il s'agit en effet de l'objet d'une extraction et d'une cession.

Mauss est bien sur la voie, quand il insiste sur le fait que la victime est à la fois le joint entre sacré et monde des vivants, et coupure entre eux, et que c'est ce qui justifie qu'elle concentre et condense la destruction nécessaire. Cette annihilation signifie en effet d'un côté que l'objet cédé est entièrement donné aux dieux et détaché du sacrifiant. De l'autre, elle démontre qu'il y a pour le sacrifiant une perte réelle. Mauss amorce avec ce travail la recherche très critiquable sur ce qu'il appellera don et contre-don. Mais ce qui le met sur cette voie, c'est que le sacrifiant attend bien quelque chose en retour qui le rétribuera. Agamemnon attend du sacrifice d'Iphigénie que les dieux libèrent sa flotte guerrière. Il apaise ainsi le courroux des dieux et renoue avec eux un accord, une alliance, suspendus par leur colère contre les grecs. Pour Mauss, de façon au moins implicite, la forme paradigme du sacrifice est la passion du Christ.

### **Arrêt sur Image**

Ce que nous appelons cette année « le triomphe de l'image<sup>11</sup> » est en fait ce que Guy Debord appelait en 1967 « La société du spectacle<sup>12</sup> ». Pour celui-ci, le monde devenait alors une immense scène où les choses ne valaient que pour le spectacle qu'elles offraient. Autrement dit, tout devenait fiction. Ce qui n'était pas fiction, en dessous du spectacle, c'était la marchandise : marchandisation globale, où tout s'achète et tout se vend...

Debord distinguait deux types de spectacle :

- Celui qui n'est en fait qu'une vaste entreprise mercantile, un système publicitaire généralisé fait pour vendre et consommer. Dans cet univers, il s'agit de produire des cervelles disponibles pour que la pub fasse effet.
- L'autre type de spectacle est selon lui celui des systèmes totalitaires : les foules galvanisées pour Hitler, Staline, Mussolini ou Mao. Alors, il s'agit de rendre possible la destruction de masse et la mort. Les images produites par Daesh sont de ce type. Plus qu'une fonction dionysiaque de l'image, c'est d'une orgie de destruction de corps qu'il s'agit.

---

<sup>10</sup> Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse* (1962-1963), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2004, p. 254.

<sup>11</sup> Thème d'étude de la Section Clinique de Nice pour l'année 2016-2017.

<sup>12</sup> Cf. Debord G., *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, coll. NRF, 1967.

On s'éloigne alors de la fonction pacifiante que nous évoquions en début de propos. Dans cet accès direct à la fureur éradicatrice et à la jouissance du néant, c'est sans doute l'essence de l'image qui est atteinte : indélébiles et fixes, elles stupéfient. Ces images font de nous des sujets qui jouissent de l'épouvante où ils sont plongés. Ils sont stupides de stupeur. Le secret de ces images, c'est l'immobilité. L'immobilité, c'est-à-dire la mort.

## Lascaux

« Ce sont des préoccupations de la nuit,  
donc des préoccupations métaphysiques »  
FRANÇOIS TRUFFAUT, interview d'Alfred Hitchcock,  
(à propos de l'angoisse, du sexe et de la mort)

Depuis que nous avons des traces de l'art, disons pour simplifier depuis l'invention de Lascaux, nous savons que les images d'art sont tendues entre les deux formes extrêmes d'émotion qu'elles procurent : l'émerveillement et l'effroi<sup>13</sup>.

Lascaux, c'est d'abord l'émerveillement. Au point que les visiteurs voyant ces figures magiques qui se découpent sur la roche sans arrière-plan, se disent : « est-ce possible ? » C'est ce que note en 1955 Georges Bataille<sup>14</sup> qui en fut l'un des premiers visiteurs. D'où le sentiment de magie que procurent ces images d'un monde doublement intérieur : intérieur de la terre aussi bien que de l'âme humaine. Suspendons toute explication spéculative : il est frappant que ces hommes qui créent l'art, au sens propre, c'est-à-dire *ex nihilo* puisque c'est la première fois, le fassent dans des grottes, c'est-à-dire hors de la vue de ce qu'ils représentent, dans l'intériorité et dans l'obscurité. La grotte est plus qu'une métaphore de l'arrière-monde, de l'autre scène, de l'inconscient. Quant à l'effroi, c'est ce qui nous fait reculer et dire « Il n'est pas possible que cela soit ! ». C'est l'affect qu'éprouve Claude Lanzmann<sup>15</sup> devant les images d'exécution et de tortures, affect qui le cloue, fasciné, devant ce qui est source de la plus profonde répulsion.

Ces deux mouvements contraires accompagnent aux deux extrêmes notre attitude devant le réel et devant sa présence qui affleure dans l'image et déchire l'œuvre d'art : rejet et fascination, horreur et extase. Pour Bataille, ce qui sous-tend ainsi notre élan pour le religieux et l'art, est une aspiration obstinée à la surprise et au miracle, « comme si, paradoxalement notre essence tenait à cette nostalgie d'atteindre ce que nous avons tenu pour l'impossible ». Le réel de Lacan, que Bataille anticipe ainsi sous son nom d'impossible, ne s'entrevoit jamais que dans les déchirures du semblant, au-delà des mots et des images, du côté du sublime autant que du déchet. Bataille a encore un autre nom pour ce nœud qui se forme entre art et sacré, il y a vingt mille ans : *le tout Autre*, car le souci n'est pas la ressemblance et la similitude, comme dans l'image spéculaire, mais indéniablement à travers l'effort et la souffrance que nécessite la création, une joie incommensurable. C'est en cela que l'image d'art par sa gratuité et son débordement est une source de jouissance.

## Au début, pour conclure

Parmi les peintures rupestres de Lascaux, il en est une qui nous touche particulièrement. Elle se trouve dans un lieu difficile d'accès, où un adulte a du mal à pénétrer. On l'appelle « la scène du puits ». Le miracle est de trouver là la première image connue d'un homme.

---

<sup>13</sup> Sur l'effroi, cf. Quignard P., *Le sexe et l'effroi*, Paris, Gallimard, 1994.

<sup>14</sup> Cf. Bataille G., *Lascaux ou la naissance de l'art*, Paris, Skira, 1955.

<sup>15</sup> Cf. Lanzmann C., *Le lièvre de Patagonie*, Paris, Gallimard, NRF, 2009.

Mais ce qui redouble l'étonnement, c'est que celui-ci est couché, allongé en biais dans la scène. Ithyphallique, comme on dit, l'homme a le sexe dressé. Il a une tête d'oiseau et à chaque main, quatre doigts seulement, comme ceux-ci. Un autre oiseau est présent au bout d'une sorte de pique et une sagaie transperce le corps d'un bison qui montre des signes de fureur et dont les entrailles sortent du corps. Je vous épargne toutes les interprétations qui ont été faites de cette scène : l'homme qui rêve, celui qui est mort, le chaman qui mime la mort dans sa transe et enfin la représentation *métaphoro-métaphorique* d'une relation sexuelle entre une femme et un homme... Je vous les épargne, parce que cette image n'est accompagnée d'aucun discours, ce qui empêche de savoir ce qu'elle *veut dire*. Mais ce mutisme est propice à l'imagination sans borne qui est la nôtre. Elle est donc comme un test projectif, ouverte à toutes les significations.

Plus tard, reprenant ses réflexions sur ce motif, Bataille <sup>16</sup> ira plus loin dans sa compréhension de cette figure. Il y verra « l'accord paradoxal de l'érotisme et de la mort ».

Je retiens pour ma part que l'homme qui a peint cet homme couché – cet homme, du genre homo sapiens qui était en tout point notre semblable, sinon qu'il est « à l'origine » – n'a pas choisi une figuration naturaliste, comme le sont celles des animaux de la grotte. Il a tout au contraire donné à son prochain quelques traits de ces mêmes animaux. Pour lui, l'animal était-il comme pour nous inférieur à l'homme ? Où était-ce une composante de l'humain, voire un être quasi divin par sa puissance ? En tout cas, l'homme ainsi figuré est supra-naturel et sans doute surhumain, sous le masque de la bête. La scène du puits s'offre à nous dans toute son énigme préservée comme la scénarisation d'un rêve, avec la structure imaginariée d'un fantasme que nous méconnaissions.

Ce qui est manifeste, comme Bataille le dit bien, c'est que le réel qui transperce cette scène est affaire de sexe et de mort.

Avant le cauchemar de l'histoire, avant la prose du travail et des jours, dans cette aube de l'art, cette fresque presque inaccessible et irrémédiablement opaque au sens est plus qu'un rêve éveillé de l'humanité naissante : c'est un poème sur la lutte à mort pour la vie et sur l'impossibilité du rapport sexuel.

---

<sup>16</sup> Cf. Bataille G., *Les larmes d'Éros*, Paris, 10/18, 2000.